Du pays perdu au pays de la langue-mère. Le long voyage de Rose Ausländer

Margit Reimer

Volume 40, numéro 1 (235), février 1998

Rose Ausländer : des contrées de fumée noire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Reimer, M. (1998). Du pays perdu au pays de la langue-mère. Le long voyage de Rose Ausländer. *Liberté*, 40(1), 8-18.

MARGIT REIMER

DU PAYS PERDU AU PAYS DE LA LANGUE-MÈRE

Le long voyage de Rose Ausländer

Le nom seul d'Ausländer en dit déjà long sur cette poétesse¹, demeurée toute sa vie une étrangère, situation qui ne devait pas être sans conséquences sur sa vie professionnelle. En 1921, Rose Scherzer épousa Ignaz Ausländer, dont elle devait conserver le nom jusqu'à la fin de ses jours, et cela même après l'échec d'un mariage qui n'aura duré que trois ans. Voilà qui montre à quel point le nom d'Ausländer était pour elle significatif, à quel point il s'accordait à sa vision de la vie.

Mais Rose Ausländer mérite qu'on s'intéresse à elle pour bien d'autres raisons, notamment parce qu'elle a vu défiler presque tout un siècle qui, avec ses deux guerres mondiales et l'Holocauste, devait peser lourd dans l'histoire. Rose Ausländer a vécu intimement ces événements historiques, puisque sa condition de juive fit d'elle à la fois une victime de la persécution et des horreurs nazies et un témoin de la souffrance de son peuple. De ce point de vue, ses poèmes offrent un témoignage historique de premier plan.

De parents juifs, Rosalie Beatrice Ruth Scherzer est née en 1901, en Bucovine, province située à l'extrémité orientale de l'empire austro-hongrois. Au début du siècle, cette

1. *Ausländer*, en allemand, signifie «étranger». (N.d.T.)

contrée pouvait s'enorgueillir d'une diversité ethnique et culturelle exceptionnelle. Des gens de toutes les nationalités, et parmi eux de nombreux juifs, s'étaient installés dans ce pays situé au carrefour de l'Est et de l'Ouest, et tous y vivaient dans une relative harmonie. Fort joliment, Rose Ausländer disait d'ailleurs de cette région que la carpe s'y taisait en six langues. On s'étonnera peut-être que l'allemand ait été la langue de prédilection des juifs de Bucovine et du fait qu'ils furent souvent les premiers porte-parole de la culture allemande. L'atmosphère libérale qui régnait alors dans l'empire austro-hongrois favorisait l'équité au sein des diverses confessions religieuses, y compris sur le plan juridique, et c'est dans ce contexte que les juifs de Bucovine cherchèrent à se donner une nouvelle identité, eux dont l'héritage spirituel et culturel était imprégné de la langue allemande. Cette situation ne devait guère changer après la Première Guerre mondiale. Alors que la Bucovine était passée sous la domination roumaine et que le roumain en était devenu la langue officielle, l'allemand demeura la langue de référence pour les juifs qui y habitaient.

C'est ainsi que Rose Ausländer a grandi dans la langue allemande et subi fortement l'influence de la langue et de la culture germaniques. Le fait prendra toute sa signification dans l'exil, alors que le poète vécut presque toujours dans un pays dont la langue lui était étrangère. Malgré tout, l'allemand, à quelques exceptions près, demeura la langue de l'écrivain. C'est dire toute l'importance qu'il revêtait à ses yeux.

Suivant l'idée que le sentiment d'appartenance à une culture est intimement lié à la langue de cette culture, Rose Ausländer ne connut ainsi, en raison de son éducation, d'autre patrie linguistique que l'allemand. Certes, pour cette enfant de la diaspora juive, la notion de *pays*, de *patrie* éveillait un écho particulier: comme tout juif, Ausländer souffrait de l'absence d'une patrie et sentait

peser sur elle le fardeau de l'errance. On ne dira jamais assez à quel point ses origines ont marqué sa vision de la vie et son œuvre poétique. C'est donc en ayant constamment à l'esprit l'histoire du peuple juif qu'il faut considérer l'existence d'Ausländer en tant qu'«être-étranger», au sens littéral du terme. Son sentiment d'être une apatride était par conséquent plus profondément enraciné qu'il n'y paraissait à première vue. Il n'était pas uniquement provoqué par son installation aux États-Unis, où elle a vécu la plus grande partie de sa vie, mais était inscrit en elle dès sa naissance, du simple fait de ses origines juives.

*Avec mon peuple
j'ai marché dans le désert²*

Difficile d'affirmer plus clairement son sentiment d'appartenance. Pour Rose Ausländer, l'acceptation de son destin se confond avec l'acceptation de celui du peuple juif :

*J'ai erré plusieurs centaines d'années
de Parole en Parole*

*Je ne suis pas
je deviens et réponds
de cette vie si peu fiable³*

Rose Ausländer n'est pas convaincue de sa pleine existence dans la mesure où, à l'époque où ce poème fut écrit, ni elle ni son peuple n'avaient un lieu à eux, ce qui constitue la base de toute existence. Une vie d'errance apparaît alors inévitable.

Chez Ausländer, le destin juif et sa dichotomie «intégration/exclusion» étaient présents dès l'enfance. En effet,

2. «J'en réponds».

3. *Ibid.*

ses parents la tenaient à l'écart des autres enfants du voisinage, pour ne pas l'exposer au sabir qui se parlait dans la rue en raison des multiples nationalités s'y côtoyant. La petite Rose reçut une éducation toute tournée vers Vienne, lointaine capitale, une éducation dont la littérature allemande classique était le centre. Le fait d'être isolée des autres enfants suscita en elle un sentiment de marginalité et de solitude.

*Le lait du matin
s'égoutte à travers la fenêtre
la ruelle appelle les enfants
je voudrais jouer avec eux
dans mon royaume*

*Il ne faut pas
Seule je dirige mon royaume⁴*

Sa contrepartie – un sentiment de supériorité, hérité par sa naissance – s'exprime dans les vers suivants :

*Sous le balcon
des enfants jouent
mes sujets⁵*

L'enfant-poète devient ainsi semblable à une princesse qui doit sacrifier son bonheur à son rang et à ses obligations. On peut y voir aussi l'héritage du «peuple élu», qui doit accomplir le destin fixé par Yahvé, fût-ce au prix d'un sacrifice.

En 1921, l'exil intérieur de Rose Ausländer se matérialisa brutalement lors de son immigration aux États-Unis.

4. «Kindheit II», in Rose Ausländer, *Ich höre das Herz des Oleanders. Gedichte 1977-1979*, Helmut Braun (dir.), S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1984, p. 114. Traduit de l'allemand par Diane-Monique Daviau.

5. *Ibid.*

Elle avait dix-neuf ans, venait juste de terminer le lycée et avait entrepris des études de littérature et de philosophie, lorsque son père mourut subitement, plongeant la famille dans une situation financière des plus critiques. C'est alors que sa mère décida de l'envoyer en Amérique. On lira des traces du choc causé par cette immigration forcée dans les poèmes qu'elle écrivit sur New York, ainsi que sur la vie menée dans la mégapole (ces poèmes seront réunis en volume, en 1965, sous le titre *Blinder Sommer/L'Été aveugle*). S'y manifeste particulièrement (voir «Le géant des Carpates»), le contraste entre la nature bucolique qu'avait connue Ausländer en Bucovine et le béton et les gratte-ciel de la ville aux millions d'habitants. Par le jeu de contrastes violents, le sentiment d'être étranger et celui d'avoir perdu sa patrie prendront ainsi un relief accru dans l'œuvre à venir.

Dans ce contexte, la mère est étroitement identifiée au pays natal:

*Elle chante la Sion des aïeux
elle chante la vieille Autriche
elle chante les montagnes et les forêts de hêtres
de la Bucovine
Une nuit après l'autre
me chante des berceuses
mon rossignol
au jardin de mon rêve sans sommeil⁶*

Par son chant, la mère/rossignol redonne vie au pays perdu et console l'enfant de sa perte à l'aide d'une berceuse. Le chant du rossignol est la voie empruntée par la mère pour parvenir jusqu'au poète. La langue allemande permet de retrouver le pays.

Ne faut-il pas s'étonner qu'Ausländer attribue ce rôle

6. «Mon rossignol».

à celle-là même qui l'a chassée du paradis? La psychanalyse y verra peut-être le résultat d'un refoulement par lequel l'adulte tente de préserver l'image de la mère, image susceptible d'être détruite s'il faut lui imputer une part de responsabilité dans l'exil imposé. À cela Ausländer répond par l'idéalisation :

*Elle était ici
moitié ange moitié homme
au mi-temps était ma mère⁷*

Le poème devient ainsi le lieu où se livrent des combats intérieurs, poème dont la langue met un baume sur les blessures.

Or la langue, on l'a vu, occupe une place prépondérante dans la vie d'Ausländer, comme en témoigne le poème intitulé «Vert». Ce dernier traduit la quête d'une harmonie avec le monde que la maîtrise du «parler vert» rend possible. Ayant appris cette langue, Ausländer est en mesure de communiquer avec les êtres vivants et de considérer la patrie, ce «bruissement séculaire de la verte mémoire», comme une part d'elle-même.

Cependant, avant d'habiter tout à fait la langue du poème comme sa nouvelle patrie, Rose Ausländer fera certaines expériences éprouvantes et traversera une crise intérieure qui se soldera par la transformation radicale de sa personnalité de poète. Je pense en particulier aux années de guerre, dans le ghetto juif de Tchernovtsy, alors que Rose Ausländer vivait avec la présence constante de la mort, et à la mort de sa mère qui provoqua chez la jeune femme, alors installée aux États-Unis, un véritable effondrement physique et psychique.

Durant la guerre, pendant toutes ces années où, avec sa mère, elle a dû vivre cachée dans une cave, la poésie

7. *Ibid.*

est devenue un moyen de survie. Le poète devait un jour s'en expliquer: «Parce que nous nous savions condamnés à mort, nous autres juifs avons un énorme besoin de consolation. Et pendant que nous attendions la mort, plusieurs d'entre nous survivaient grâce aux mots du rêve — ces mots devenaient notre foyer blessé dans un monde sans patrie. Écrire, c'était vivre. C'était survivre⁸.»

À cette époque, Rose Ausländer fit la connaissance de Paul Celan, qui aima ses poèmes, tout comme il aimait lui faire la lecture des siens. Des origines communes, un même pays natal — Celan était d'origine juive —, ainsi que la place qu'occupait la poésie dans leur vie, comptèrent sans doute pour beaucoup dans le lien qui se créa entre les deux jeunes gens et qui durait encore au moment où Celan s'est donné la mort. Cependant, leurs voies avaient bifurqué. Vers la fin de sa vie, pour témoigner de l'échec de l'homme moderne, Paul Celan a choisi le silence, car il estimait que les mots, après l'Holocauste, étaient impuissants à traduire la réalité. Rose Ausländer, pour sa part, emprunta un autre chemin.

Les événements tragiques de la Deuxième Guerre mondiale déclenchèrent chez elle une crise du langage qui devait se solder par un renouvellement de sa poésie. Le décès de sa mère, en 1947, fut déterminant: s'ajoutant à l'hécatombe provoquée par le régime nazi, il plongea Ausländer dans une crise poétique sans précédent. Pendant quelques années, elle n'écrivit plus aucun poème. Quand elle renoua avec la poésie, ce fut d'abord en anglais. Sa foi en la langue allemande, devenue la «langue des assassins», avait été ébranlée et Rose Ausländer s'interdisait désormais d'écrire dans cette langue.

8. «Alles kann Motiv sein», in Rose Ausländer, *Hügel aus Äther unwider-
rufflich*. Gedichte und Prosa 1966-1975, Helmut Braun (dir.), S. Fischer
Verlag, Frankfurt am Main, 1984, p. 286. Traduit de l'allemand par
Diane-Monique Daviau.

Cependant, il était dit que l'allemand demeurerait la seule langue du poète, puisqu'une fois la crise surmontée Ausländer revint à sa langue maternelle. À partir de 1956, elle se remit à écrire des poèmes en allemand. Je suis, dit-elle,

*éclatée en morceaux
sur le chemin de la parole*

*la langue-mère
me rassemble
mosaïque humaine⁹*

Voilà la transformation miraculeuse qui s'était opérée en elle. Les événements de la guerre et la mort de sa mère avaient ébranlé Ausländer jusque dans les fondements de son être. Sa personnalité fut «éclatée en morceaux». «Ce qui nous tomba dessus par la suite n'avait ni rime ni raison, était si cauchemardesque, qu'après coup — mais après coup seulement —, à cause d'un choc éprouvé à retardement, la rime se brisa. Les mots fleuris se fanèrent. De plus, l'emploi de nombre d'adjectifs, dans un monde mécanisé, était devenu douteux... Un nouveau vocabulaire devait se substituer au vocabulaire ancien. Les étoiles — la poésie que j'écrivais après la guerre ne pouvait les ignorer — s'inscrivaient dans une nouvelle constellation¹⁰.»

Commence alors pour elle une nouvelle période stylistique. Contrairement à ceux de la jeune Ausländer, les poèmes de l'âge mûr se caractérisent par des vers brefs, sans rime ni ponctuation, où chaque mot devient lourd de sens. De nouveaux liens sémantiques sont ainsi suggérés grâce à l'accent mis sur le mot isolé. Le mot retrouve une «virginité», délesté d'un contexte sémantique pré-défini.

9. «Langue-mère».

10. «Alles kann Motiv sein», *op. cit.*, p. 286.

*Laissez-moi
prononcer
ce mot vieilli
charme
De nouvelles dimensions
se groupent
autour du son*¹¹

Ce renouvellement de la langue conduit à ce que le poète appelle la «langue-mère¹²». Langue et mère, ces deux notions essentielles dans la vie de Rose Ausländer, s'amalgament désormais. Sa nouvelle mère est la langue. Dorénavant, celle-ci remplacera la mère réelle, le poète obtenant de la langue tous les bienfaits que la mère n'est plus en mesure de dispenser.

C'est ainsi que l'orpheline et l'apatride se donnent dans la langue un nouveau chez-soi. Le pays extérieur et le corps physique de la mère sont remplacés par une nouvelle patrie intérieure qu'Ausländer appelle aussi «pays maternel de la langue».

Ce nouveau chez-soi, elle le qualifie de «maison-respiration», dès lors que le poème est l'espace au sein duquel elle peut encore respirer. Respirer, c'est vivre et être relié aux êtres humains par la poésie.

11. «Neue Dimensionen», in Rose Ausländer, *Die Sichel mäht die Zeit zu Heu*. Gedichte 1957-1965, Helmut Braun (dir.), Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1985, p. 195. Traduit de l'allemand par Diane-Monique Daviau.

12. Dans cette langue, l'équivalent du syntagme «langue maternelle» est *Muttersprache* – en un mot, l'élément spécifique étant *Mutter* («mère»). En scindant le mot en deux substantifs autonomes, *Mutter* et *Sprache*, où «mère» est sur un pied d'égalité avec «langue», Ausländer obtient, paradoxalement, une sorte d'effet de fusionnement des deux notions, un effet d'égalité présenté ici comme un effet de synonymie. On s'approche un peu de ce que fait Ausländer si, au lieu de parler de «langue maternelle» en deux mots (un substantif et un adjectif déterminatif inscrits dans une relation hiérarchisée), on crée le terme «langue-mère» en un seul mot. (N.d.T.)

*Des ponts invisibles se tendent
de toi vers les hommes et les choses
de l'air vers ta respiration
Parler avec les fleurs
comme avec des humains
que tu aimes*

*Habiter la maison-respiration
un temps homme-fleur¹³*

Ainsi l'écriture permet de se sentir uni/relié aux autres êtres humains et, par ricochet, à tout ce qui existe, à l'univers entier. Celui qui habite la «maison-respiration», c'est-à-dire celui qui entre corps et âme dans un poème — que ce soit le poète ou le lecteur — a le pouvoir de faire se réaliser une utopie: le «temps homme-fleur». Un tel optimisme permet de mesurer le trajet parcouru par le poète. Après les années d'errance entre l'Europe et les États-Unis, et les déménagements de meublé en meublé, Rose Ausländer semble avoir trouvé sa patrie intérieure dans la poésie, ce qui se traduit, matériellement parlant, par son installation définitive, en 1972, dans la maison Nelly-Sachs, à Düsseldorf. Elle y passera la fin de sa vie, la plupart du temps occupée à écrire. Les dix dernières années, elle ne quitta plus son lit... pour des raisons qui, du moins *a priori*, semblaient n'avoir rien de médical: peut-être pouvait-elle ainsi se consacrer uniquement à la poésie...

C'est durant cette période que Rose Ausländer acquit la renommée qui est maintenant la sienne. Elle publia encore quelques recueils de poèmes, en partie composés d'anciens poèmes remaniés ou entièrement récrits, et reçut de nombreuses distinctions littéraires.

13. «Im Atemhaus», in Rose Ausländer, *Die Sichel mäht die Zeit zu Heu. Gedichte 1957-1965*, *op. cit.*, p. 195. Traduit de l'allemand par Diane-Monique Daviau.

En 1986, Rose Ausländer cessa d'écrire. «Cela ne m'est plus nécessaire», dit-elle simplement, attendant la mort. Elle vint le 3 janvier 1988. En 1990 parut, chez Fischer Verlag, le dernier volume de l'intégrale de son œuvre poétique¹⁴. Tout était dit.

Traduit de l'allemand par Diane-Monique Daviau

14. *Gesammelte Werke in sieben Bänden und einem Nachtragsband mit dem Gesamtregister*, sous la direction de Helmut Braun, soit l'œuvre complète en sept volumes, et un volume complémentaire comprenant l'index complet des poèmes.